



# L'Afrance

## de Alain Gomis

### Fiche technique

France/Sénégal - 2001 -  
1h30

Réalisateur :  
**Alain Gomis**

Scénario :  
**Alain Gomis**

Montage :  
**Fabrice Rouaud**

Image :  
**Pierre Stoeber**

Son :  
**Erwan Kerzanet**

Musique :  
**Patrice Gomis**

Interprètes :  
**Djолоf Mbengue**  
(El Hadj)  
**Delphine Zingg**  
(Myriam)  
**Samir Guesmi**  
(Khalid)  
**Théophile Moussa Sowié**  
(Demba)  
**Thierno Ndiaye Doss**  
(Le père)



### Résumé

El Hadj, un jeune Sénégalais, est étudiant à Paris. Pour lui, rentrer au Sénégal pour participer au développement du pays est un devoir. Mais cet avenir est violemment remis en question par la réalité de sa vie en France. Il hésite à retourner au pays en dépit de ses convictions politiques.

Ce film d'Alain Gomis a remporté le Léopard du premier film et le Grand Prix oecuménique au Festival de Locarno en 2001. Il a également été présenté en sélection officielle à Sundance en 2002 et au Festival Premiers Plans d'Angers.

### Critique

Ce titre est comme l'arbre du proverbe, il cache le film. Informatif et significatif pourtant, **L'Afrance** : contraction d'Afrique et de France, mais aussi nom de pays précédé d'un "a" privatif, on ne peut mieux désigner cet ailleurs permanent dans lequel vit El Hadj, le personnage central de ce premier film d'Alain Gomis. Mais le jeu de mot est un peu trop appuyé, démonstratif pour donner une idée juste de ce film parcouru de pulsions contradictoires, qui se situe au cœur des incertitudes et des doutes que les jeux sémantiques tentent d'exorciser.

Au début, tout est simple. El Hadj est un universitaire sénégalais qui termine ses études à Paris et péroré volontiers sous le portrait de Lumumba sur la nécessité du retour au pays. Ce portrait d'un homme séduisant et sûr de lui, figure centrale d'un petit groupe d'amis, est tracé avec sécheresse, en se tenant à distance de ce petit monde, en évitant le folklore comme la peste. Brusquement, le monde d'El Hadj bascule, le temps d'un passage à la préfecture de police pour faire renouveler sa carte

L E F R A N C E

[www.abc-lefrance.com](http://www.abc-lefrance.com)

de séjour, qu'il a laissé expirer depuis quelques jours. Le document n'est pas renouvelé, son détenteur est envoyé dans un cachot, confronté à son désir de retour qu'il découvre moins ardent qu'il ne le disait. A partir de ce moment, Alain Gomis se départ du minimalisme qui marquait le début du film et s'aventure en eaux troubles et troublantes. Mélangeant avec beaucoup de sûreté la pellicule et l'image vidéo, il observe avec une compassion grandissante le long voyage immobile d'El Hadj. Refusant à la fois l'appel de sa famille qui l'incite à rentrer au Sénégal et celui de sa petite communauté d'amis qui voudrait le voir reprendre sa place de sage, le jeune homme erre d'hypothèse en hypothèse : et si je devenais un vrai travailleur immigré, de ceux qui passent vingt mois sur les chantiers de construction avant de rentrer deux mois au village ? Et si je liais mon destin à celui d'une Française ? Et si je basculais dans la délinquance ? Chacune de ces spéculations est mise à l'épreuve des faits, avec les résultats ravageurs que l'on imagine sur la vie d'El Hadj et de ceux qui croisent son chemin. Cet entrecroisement de souffrances prend, grâce entre autres à l'intensité du jeu du débutant Djolof Mbengue, une réalité à l'écran parfois difficile à supporter.

On trouvera aussi dans **L'Afrance** matière à réflexion sur l'arrangement entre France et Afrique qui fait que l'on peut, du jour au lendemain, cesser d'habiter quelque part sans même avoir pu quitter sa maison. Mais cette dimension politique ne fait que découler de l'angoisse terrible qui parcourt tout le film. A plusieurs reprises, Alain Gomis fait allusion à l'un des textes fondateurs de la littérature africaine francophone, *L'Aventure ambiguë*, de Cheikh Amidou Kane. Des décennies et la distance entre littérature et cinéma séparent les deux œuvres, mais elles sont toutes deux parcourues par l'onde de choc de la rencontre forcée entre le Nord et le Sud, et par l'infini chapelet des douleurs individuelles nées de cette collision.

Thomas Sotinel  
*Le Monde - 30 janvier 2002*

Entre la France et l'Afrique, le premier film d'Alain Gomis révèle l'existence d'un Etat en partie inexploré. Il l'a baptisé "**L'Afrance**", mêlant les noms, lui qui est de sang mêlé, né de mère française et de père sénégalais. Il ne s'agit pourtant pas simplement de métissage : **L'Afrance** est un état d'âme, le sentiment de n'être ni d'ici ni d'ailleurs, un peu de chaque continent, et de devoir inventer sa "patrie intérieure". Pour El Hadj (Djolof Mbengue, étonnant acteur), la carte du monde est d'abord bien plus simple. Il termine ses études à Paris et se prépare à rentrer au Sénégal, son pays, pour y être professeur d'histoire. Un parcours plein de sens et de certitude, comme ses discours sur l'indépendance de l'Afrique. Mais sur ce sujet-là, être bon élève ne suffit pas.

Tout ce qu'El Hadj croit savoir se désagrège en effet, comme une construction purement théorique, devant la perspective brutale d'un retour forcé dans un charter pour les sans-papiers. Parce que sa carte de séjour est périmée, l'étudiant n'est plus qu'une pièce interchangeable dans une grande machine à régler les situations irrégulières. Et s'il peut échapper à l'expulsion, il reste pris au piège d'une société où sa place est désormais prédéterminée : travailleur clandestin ou candidat au mariage blanc.

Alain Gomis fait admirablement ressentir le carcan de ces situations où l'expérience humaine n'a plus sa place, remplacée par les automatismes de la répression et de la survie. Une scène de fouille en prison résume tout : policier français ou étranger hors la loi, chacun doit juste tenir son rôle.

Le message vaut pour nous : la question de la place des étrangers, on connaît ça par coeur, on sait tellement quoi en penser qu'on n'a plus besoin d'y penser. Mais comme El Hadj avant son arrestation, ce que nous savons ne fait bien souvent que conforter notre ignorance de la réalité. Alain Gomis parvient à arracher cette réalité quotidienne à toute simplification. En racontant l'histoire d'El Hadj, il donne le sentiment de s'attacher à quelque chose qui n'est ni politico-sociologique ni anecdote-

tique, mais mystérieux : filmer l'être humain dans un monde où il n'est plus qu'une pure formalité. Et plutôt que d'opposer un discours à ceux qui existent déjà, son film invite à abandonner d'abord tout repère. Tout est à refaire, et c'est quand El Hadj se perd dans l'errance qu'il va peut-être se retrouver. Il ne sait finalement plus rien sur la France et l'Afrique, et c'est là qu'il échappe au prêt-à-penser, comme Alain Gomis résiste vaillamment aux facilités du prêt-à-filmer.

Frédéric Strauss  
*Télérama n°2716 - 2 février 2002*

Au début de **L'Afrance**, dans un bric-à-brac tenant lieu de scène d'exposition, on a le temps de se dire que les films traitant de la question des racines et de l'identité ne nous intéressent pas beaucoup et que celui-là, avec son personnage d'étudiant africain à Paris, El-Hadj (Djolof Mbengue), dissertant sur sa «sénégalitude», pourrait bien nous avoir déjà fatigués. Mais ce premier long métrage d'Alain Gomis s'avère vite nettement plus subtil, et creuse intelligemment les questions d'appartenance et d'identité non sur le versant d'une essence nationale ou ethnique toujours à retrouver, mais comme une construction aléatoire en fonction de situations toujours changeantes. Son identité est un champ de forces tout en contrastes et contradictions. Parce qu'il a oublié de renouveler sa carte de séjour, El-Hadj se retrouve en prison, et quand il ressort, il se sent exclu à la fois de son pays d'origine, le Sénégal, et de son pays d'accueil, la France. Venu de l'ex-colonie encore humiliée, il est par l'ex-pays colon toujours humilié. En séquences précises, filmées avec simplicité, Gomis met en scène un processus de perte où un homme voit s'étioler toutes ses convictions au contact de ses amis, de ses collègues, de sa maîtresse française ou de ses parents restés au pays.

A la recherche de quelque chose, en lui, de fondamental, qui pourrait lui donner une raison d'exister, il ne trouve plus que sables mouvants, réactions floues, horizon

lointain. Quand il joue à l'intellectuel africain, citant Lumumba ou Cheikh Amidou Kane (l'Aventure ambiguë), ses compatriotes lui opposent leur fatalisme d'exilés et la déchéance économique du pays contre laquelle ils ne sont plus prêts à lutter. Quand, pour gagner de l'argent, il s'engage sur des chantiers, les autres ouvriers lui refusent le droit d'être des leurs en sa qualité d'étudiant instruit. De plus en plus perturbé, il est ainsi pris dans des mécanismes de rejets successifs.

La dimension politique du film paraît toujours juste, prise dans une expérience soit directement vécue par le cinéaste lui-même, né en 1972 d'un père sénégalais et d'une mère française, soit rapportée par des proches. **L'Afrance** est en rupture avec l'hystérie identitaire qui traverse généralement ce genre de fiction, c'est un bienfait suffisamment rare pour être souligné.

Didier Péron  
*Libération - 30 janvier 2002*

**L'Afrance** s'annonce d'emblée comme un film de photographe, où la composition des cadres et l'agencement des couleurs amènent des surprises esthétiques. Montées en parallèle avec les premiers portraits d'El Hadj, l'étudiant sénégalais de **L'Afrance**, les scènes de vie quotidienne et de rues populaires s'en voient transfigurées, déréalisées, avec l'aide complémentaire d'une musique stylisée (écrite par Patrice Gomis) à l'opposé des illustrations exotiques souvent utilisées en pareil cas. Cette relative abstraction sert de base à l'univers kafkaïen du film.

Pour des raisons administratives peu éclaircies par le scénario (c'est la limite de l'aspect militant du propos, qui tend à l'inverse à renforcer son côté métaphorique), El Hadj se voit refuser, sous le prétexte d'un retard anodin, le renouvellement de son titre de séjour. Il est interné dans un centre de rétention, puis libéré en restant sous la menace d'une expulsion imminente.

La situation est d'autant plus absurde qu'El

Hadj, à trois semaines d'achever ses études et d'obtenir son diplôme, n'a qu'un seul désir : rentrer au pays, s'y marier et y enseigner. Se réclamant de Lumumba et Sékou Touré, il souhaite échapper à la "colonisation des esprits" laquelle, à son avis, entraîne la plupart de ses amis à vouloir rester en France.

La -tension naît donc de la convergence objective de son choix de vie (retourner au Sénégal) et de la volonté de l'administration (l'expulser de France). Mais, alors que l'habitude moins par moins font plus, plus par plus, cette fois-ci, font moins. Jusqu'à paisible et déterminé, El Hadj vit soudainement les affres liées à la découverte de ses deux identités, le tout se compliquant encore de sa rencontre amoureuse avec une jeune Française.

On notera certes quelques détours un peu démonstratifs : le passage d'un car de police au milieu des symboles de la France des droits de l'homme, ou certains dialogues enclins au didactisme.

On notera surtout qu'au total, le partipris d'Alain Gomis est du côté d'une construction quasi architecturale, plutôt que de celui d'une saisie du réel. Si un chantier ou une prison sont ici exempts de crasse (la crasse au cinéma peut pourtant s'avérer éloquente...), c'est qu'ils constituent des décors de tragédie grecque ; cette ambition du cinéaste est parfaitement tenue.

Eric Derobert  
*Positif n°492 - février 2002*

## Propos du réalisateur

**L'Afrance**, c'est cette contraction entre L'Afrique et La France, c'est ce territoire qui n'existe pas, ce monde mental mélange de souvenirs et d'espérances, ces bouts d'Afrique reconstitués en France. C'est ce tout et ce rien dans lequel vit El Hadj, le personnage principal, au début du film.

Ce trait d'union dans lequel le temps et l'espace n'existent pas. C'est un monde où tout est possible, où tout est révélé, où le pays natal vit dans la mémoire et dans les projets, tuant le véritable présent, et dilata-

tant les frontières.

**L'Afrance**, c'est ce monde où l'on ne vit que sur un pied, en transit, en planifiant sans cesse le Retour "pour bientôt", "dans cinq ans", ou "après la retraite". Où l'on ne construit pas, on ne s'installe jamais, parce qu'on n'admet pas qu'on restera "ici". Et on se réfugie dans cet ailleurs où on retournera un jour. Alors rien ne touche vraiment, tout est moins dur à vivre, tout est supportable, "parce qu'on n'est pas chez nous". Il y a ce "là-bas", ce souvenir figé, ce territoire qu'on ne retrouve jamais puisqu'il est lié à un temps, passé, puisque chacun a évolué dans des lieux et à travers des expériences différentes. Ce "pays" où on a peur d'être devenu étranger. Car être étranger chez les autres, soit ; mais être étranger chez soi...

**L'Afrance**, c'est aussi ce "A" privatif, parce que finalement ce n'est pas vraiment la France, mais aussi parce que c'est la France qu'on ne montre pas. Celle des étrangers, mais aussi celle qui se trouve dans les centres de rétention, comme à Paris, sous les pieds des milliers de touristes qui visitent tous les jours le quartier latin.

S'il me semblait important que la fiction aborde des lieux et des populations si peu représentés dans le pays où je suis né, ma volonté profonde était de faire un film sur un Noir au pays des Blancs, mais justement sur quelqu'un qui puisse dire : "j'en ai marre d'être "black", je suis sénégalais". J'étais fatigué de voir tous ces Africains dépeints quasi exclusivement dans une relation de demande de l'Occident, luttant pour entrer ou rester dans un pays occidental. Je voulais un personnage qui, lui, se batte pour rentrer, comme j'en voyais tant. Pourtant ce n'est pas un film en réaction : El Hadj est un être humain pris dans le tourbillon de ses contradictions.

Il s'agit, sans être exhaustif, de toucher à une partie de la complexité de cette situation, qui lie politique, histoire, et sentiments. De faire passer ce personnage au statut de Héros, à celui d'homme de tous les jours, qui doit accepter, gérer, voire

dépasser ses incapacités et ses multiples déterminismes.

El Hadj est un étudiant sénégalais. Parti, comme beaucoup, chercher ailleurs le savoir à ramener dans son pays afin de bâtir des Etats capables de rivaliser avec les anciens dominateurs. Début du paradoxe de celui qui va apprendre chez ceux qui l'ont vaincu la façon de s'en libérer. "Ce qu'ils vont apprendre vaut-il ce qu'ils vont oublier ?" (C.H. Khane).

Mais l'exil est une mise à distance. Chez les autres, on est d'abord face à soi. Qui sommes-nous, qu'est-ce qui, dans notre pensée, résistera à l'agression d'un autre monde ? Sans doute ce qui nous appartient vraiment. En même temps, cela signifie qu'il faut faire le deuil d'ambitions peut-être justes, mais qu'on n'incarne plus.

Comment admettre qu'on est devenu quelqu'un de différent quand on ne peut plus remplir la mission que l'on s'était fixé en étant cet "homme nouveau" ?

Comment faire le deuil de celui que l'on espérait être sans avoir l'impression de se trahir, et ne pas se mépriser ?

Comment ne pas se renier mais agir à sa juste dimension ? Non plus comme un héros, mais comme un Homme ?

Et lorsque la vision de sa propre lâcheté devient trop insupportable, alors s'entame une lutte entre soi et l'image de soi. Accepter de perdre toute sécurité, abattre les protections, et se laisser être ce qu'on est profondément. Mais nul ne sait ce qu'il va découvrir.

"Pourtant ce n'est que lorsque l'homme est capable, sans amertume, sans s'apitoyer sur soi-même, d'abandonner un rêve qu'il a longtemps chéri, ou un privilège dont il a longtemps joui, qu'il est libéré - qu'il s'est libéré - et peut aspirer à des rêves plus élevés, à des privilèges plus grands." (James Baldwin)

C'est pourquoi cette histoire très ancrée dans une réalité me semblait rejoindre des préoccupations plus larges.

Moi je suis né en France, d'une mère française et d'un père sénégalais, ces interrogations ne m'étaient donc pas directement personnelles (du moins pas sous cette

forme) bien que familières, mais son questionnement profond lui m'était intime. Car la véritable histoire du film est cette d'un homme confronté à ses convictions, confronté à lui-même, comme chacun, je crois, à un moment de sa vie.

El Hadj ne se connaît pas. En fait, comme beaucoup d'entre nous, il s'évite. Il slalome entre les événements qui pourraient le révéler.

Pouvons-nous savoir quels seront nos comportements aux échéances décisives, ou dans des situations extrêmes ? Quand tout à coup on doit se faire face, quand on ne maîtrise plus les événements et qu'on ne se maîtrise plus soi-même. Quand l'image qu'on a de soi s'éloigne, et qu'on peut la regarder, lointaine, comme un corps étranger.

Il nous est tous arrivé de nous protéger, pour ne pas trop altérer notre image, par peur de nous découvrir moins noble, moins grand. Pourtant nous savons bien qu'en ne, s'affrontant pas, on se fuit, et que sans cet effort pénible, nous sommes condamnés, à n'être que prisonniers.

Alain Gomis  
*Fiche Afcae*

## Filmographie

### Documents disponibles au France

Positif n°421, p.4 à 13.  
Les Cahiers du cinéma n°500, p.118, 119.  
Télérama n°2407, p.22 à 24.